

111416B

LE

PSEUDO-ARAVATIUS

PAR

GODEFROID KURTH

Professeur à l'Université de Liège.

Extrait des *Analecta Bollandiana*, tome XVI (1897)

BRUXELLES

IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK

—
1897



26 AVR 1951

LIÈGE

LE

PSEUDO-ARAVATIUS

PAR

GODEFROID KURTH

Professeur à l'Université de Liège.

Extrait des *Analecta Bollandiana*, tome XVI (1897)

BRUXELLES

IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK

1897



LE

PSEUDO-ARAVATIUS

En parcourant les dernières nouveautés hagiographiques, je constate avec surprise la résurrection de S. Aravatius, que je croyais avoir définitivement enterré. C'est M. B. Krusch qui a prononcé l'*Exi foras* (1), et ce sont les RR. PP. Bollandistes qui s'emploient à défaire les bandes-lettres du ressuscité (2). En réalité, il n'est sorti du tombeau qu'un fantôme, et j'espère l'y faire rentrer sans rémission cette fois.

Précisons tout d'abord la question en litige.

Pourquoi a-t-on imaginé, depuis Adrien de Valois, de couper le patron de Maestricht en deux personnages, dont l'un serait le S. Servais de l'histoire et l'autre l'Aravatius de la légende ?

Pour deux raisons.

La première, c'est que le saint qui a prévu la destruction de sa ville par les Huns a dû nécessairement vivre dans un temps assez rapproché de cet événement, c'est-à-dire pas trop longtemps avant 451, et être par conséquent distinct de S. Servais, dont l'existence est attestée vers le milieu du IV^e siècle.

La deuxième, c'est que Grégoire de Tours, qui nous a conservé l'histoire de la vision prophétique et de son accomplissement, donne au héros de ce récit le nom d'Aravatius et non de Servatius, et confirme par conséquent la conjecture fournie par la contradiction des dates.

(1) Servatius et Aravatius inter episcopos Tungrenses omnino distinguendi sunt, écrit M. Krusch dans son commentaire intitulé : *Vita Servatii vel potius Aravatii episcopi Tungrensis*, SCRIPT. RERUM MEROVINGICARUM, t. III, p. 83. — (2) Parlant du travail de M. Krusch, le bollandiste qui en rend compte écrit : " La distinction entre S. Servais et S. Aravace, évêques de Tongres, l'un au milieu du IV^e siècle, l'autre au milieu du V^e, est nettement établie et solidement prouvée. „ *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 85.

Ces deux raisons, déduites avec beaucoup de vigueur par Adrien de Valois (1), sont restées les seules qui ont formé la conviction des savants partisans de S. Aravatus, comme Lecointe (2) et Rettberg (3), et M. Krusch n'en invoque pas d'autres aujourd'hui.

Je dis qu'elles n'ont aucune valeur, et que les difficultés qu'on se crée à l'endroit de l'unique S. Servais proviennent simplement de ce qu'on ne s'est pas rendu compte de la vraie nature de la tradition conservée par Grégoire de Tours.

Cette tradition est une tradition orale. J'ai prouvé, en effet (4), contre Koepke (5), qu'avant Grégoire de Tours il n'a pas existé de biographie écrite de S. Servais; le R. P. De Smedt, après quelques hésitations, s'est rangé à ma manière de voir, et M. Krusch lui-même est, sous ce rapport du moins, de mon avis, bien qu'il évite de le dire, puisqu'il combat la thèse opposée à la mienne qui a été soutenue autrefois dans les *Analecta Bollandiana* (6), et qu'il conclut dans le même sens que moi en disant : *Biographi omnes e Gregorio pendent* (7).

Un point est donc acquis, et il domine toute la discussion : c'est que la tradition relative à S. Aravatus qui a été conservée par Grégoire de Tours, est une tradition orale. Grégoire ne l'a pas trouvée dans les livres; elle lui a été communiquée de vive voix. Il ne l'a pas recueillie sur place, car il n'a jamais été dans le pays de Tongres, et ne s'est avancé vers le nord que jusqu'à Coblenz (8). Il la tient de quelqu'un qui y avait été, ou qui avait entendu parler de S. Servais. Dans de pareilles conditions, qui ne voit avec quelle facilité le nom de ce saint, d'ailleurs inconnu dans le centre de la Gaule (9), a pu être altéré? Il lui est arrivé un accident phonétique des plus ordinaires, c'est l'aphérèse de la lettre initiale. Prononcez *Sanctus Servatius* sans avoir soin de faire sentir la réduplication de l's, et votre auditeur comprendra *Sanctus Ervatius* (10). Or il faut remarquer que l'absence de cette rédu-

(1) Dans son *Rerum Francicarum*, t. II, préface non paginée. — (2) LECOINTE, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. I, pp. 57 et 73. — (3) RETTBERG, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 204 et suiv. — (4) Dans mon étude intitulée : *Deux biographies inédites de S. Servais*, BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'ART ET D'HISTOIRE DU DIOCÈSE DE LIÈGE, t. I, p. 214 et suiv., et t. III, p. 60 et suiv. — (5) Dans la préface de son édition de Jocundus (*Mon. Germ. hist.*, Scr. t. XII, p. 85; cf. le même, *ibidem*, t. VII, p. 143 not.) — (6) *Anal. Boll.*, t. I, pp. 87 et 88. — (7) KRUSCH, *op. cit.*, p. 84. — (8) Voir le relevé de ses voyages dans G. MONOD, *Étude critique sur les sources de l'histoire mérovingienne*, 1^{re} partie, pp. 36 et 37. — (9) Dans les tables du *Corpus inscriptionum latinarum*, où les noms de Servatus et de Servata, avec leurs dérivés Servandus, Servanda, Servatilla, ne sont pas rares, surtout en Gaule Narbonnaise, et où l'on rencontre même une fois Servatianus (*C. I. L.*, t. XII, n° 5701), Servatius n'apparaît jamais, sauf une fois à Arles (*C. I. L.*, t. XII, n° 852) et encore faut-il remarquer que la lecture est douteuse. — (10) C'est de la même manière que dans Frédégaire, III, 9, on lit que Clodion demeurait *apud Esbargium* (*Script.*

plication est un des caractères de la prononciation latine ou française par les habitants germaniques de la Belgique orientale. Pour ce qui est de la substitution de l'a à l'e, je constate qu'elle se retrouve dans le nom donné à notre saint par S. Athanase d'Alexandrie, qui, à deux reprises, l'appelle Σαρβάτιος (1), tandis que Sulpice Sévère lui donne le nom de *Servatio* (génitif *Servationis*) (2). Ces variantes sont instructives; elles prouvent que le nom de Servatius était peu répandu, et partant fort exposé à se voir altérer. Il ne faut donc nullement s'étonner qu'il soit devenu Aravatus ou Arvatus (3) sous la plume de Grégoire de Tours (4).

Ce n'est pas tout. Une tradition orale qui se conserve pendant plusieurs générations s'altère nécessairement selon la loi qui préside à l'évolution de tous les germes de ce genre, et devient bientôt une tradition épique (5). Tout est épique dans la tradition conservée par Grégoire de Tours : la prévision miraculeuse du saint, son aventure à Rome, l'ordre reçu de S. Pierre, la faveur surnaturelle dont était l'objet son tombeau. Si je ne me trompe, cette végétation poétique provient du besoin qu'éprouvait dans l'origine l'esprit public d'expliquer pourquoi la tombe de S. Servais était à Maestricht, au lieu de se trouver à Tongres près de son siège épiscopal. D'autre part, le nom des Huns, que la tradition désigne comme étant les barbares qui ont détruit Tongres, a au plus haut degré le caractère épique. En vertu de ce que j'ai appelé ailleurs

rer. merov. t. II, p. 95). Pourquoi? Parce que le scribe a mal compris les mots *apud Disbargium* qu'on lui dictait, et qu'il n'a pas saisi la réduplication de *d*. Le phénomène inverse, qui consiste en ce que l's final de *sanctus* s'incorpore au nom, quand celui-ci commence par une voyelle, est plus fréquent en français; ainsi nous disons *Saint-Chamant* pour *Sanctus Amantius*, *Saint-Chély* pour *Sanctus Electus*, *Saint-Chinian* pour *Sanctus Anianus*, *Saint-Cybard* pour *Sanctus Eparchius* (QUICHERAT, *De la formation française des noms de lieu*, p. 68) — (1) *Apologia contra Arianos*, n° 50, *P. G.*, t. XXV, col. 337; *Id.*, *Apologia ad imperatorem Constantium* n° 9, *P. G.*, t. c., col. 605. — (2) Sulpice Sévère, *Chronicon*, II, 44. — (3) Dans l'un des deux passages de Grégoire de Tours (*Gloria confessorum*), *Arvatus* (*Arvacius*) est la lecture des manuscrits 1^a, 2, 3 et 1^b; le seul 4 lit *Aravatus*. Dans l'autre (*Historia Francorum*), C¹ seul lit *Ervatius*, les autres manuscrits *Aravatus*. — (4) Si M. F. Lot avait connu ces faits, auxquels je faisais allusion dans un passage de l'*Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 66, il se fût dispensé de me donner cette leçon de linguistique : " Dans aucune langue romane ou germanique *Servatius* ne peut devenir *Aravatus*, d'après aucune loi phonétique. „ *Le Moyen-Age*, t. VI (1893), p. 130. — (5) Je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de manifester mon étonnement de voir certains critiques se méprendre au sujet de la portée que je donne au mot " épique „ dans l'*Histoire poétique des Mérovingiens*. Est épique, selon moi, tout récit qui a passé par la bouche populaire en y subissant les transformations organiques connues. Qu'il soit rythmé ou non, cela importe peu au point de vue de l'historien. M'attribuer d'avoir soutenu que chacun des récits populaires étudiés par moi provient d'une *chanson épique*, c'est prouver qu'on n'a pas pris la peine de me lire.

le transfert épique, l'esprit populaire a l'habitude de ramener toujours à certains noms connus tous les faits d'une même catégorie. A-t-elle à désigner un roi puissant, un adversaire redoutable de l'Islam? Il s'appellera pour elle Charlemagne, même quand ce serait Charles-Martel ou Pépin le Bref. A-t-elle à parler d'un peuple barbare, destructeur de la civilisation chrétienne? Elle ne nommera jamais que les Huns. Les Huns sont pour les hommes du haut moyen âge ce qu'avaient été quelques siècles auparavant les Sicambres, ce que devaient devenir quelques siècles plus tard les Sarrazins, c'est-à-dire les représentants poétiques de la barbarie. Il était donc inévitable qu'ayant à parler des barbares qui détruisirent Tongres, la voix populaire les appelât les Huns.

Cette substitution de noms, qui a si longtemps dérouté les érudits, est un fait incontestable. Les Huns n'ont jamais passé à Tongres. A l'aller, ils étaient partagés en deux corps d'armée, dont le plus septentrional a franchi le Rhin aux environs de Mayence (1) et doit avoir ensuite opéré sa jonction avec l'aile droite venant de Strasbourg sur Metz, d'où elle aura continué sa marche vers le sud de la Gaule. Après leur défaite à Mauriac, les Huns se sont hâtés de regagner la Pannonie, menés battant fort jusqu'au cœur de la Germanie par Aétius, et perdant en route une bonne partie de leurs troupes, comme toute armée en retraite et démoralisée (2). Dans ces conditions, la destruction de la ville de Tongres par les soldats d'Attila est chose absolument dénuée de vraisemblance. Par contre, la ville de Tongres a été réellement prise et détruite par les Vandales en 406, lors de la terrible invasion qui, forçant le Rhin à Cologne, versa sur la Gaule une avalanche de peuples germaniques. Nous savons qu'à cette occasion toute la Belgique fut mise à feu et à sang, et que ses villes furent détruites. Tongres, il est vrai, n'est pas expressément cité dans le passage célèbre de S. Jérôme qui parle de cette grande catastrophe (3), mais l'itinéraire suivi par les barbares, qui les a menés de Cologne à Reims par la chaussée passant à Tongres, et l'universalité des ravages subis par la Belgique ne permettent pas de croire que la ville de S. Servais ait échappé au sort commun. L'archéologie confirme sous ce rapport d'une manière

(1) VON WIETERSHEIM, *Geschichte der Völkerwanderung*, t. II, p. 246. — (2) *Id.*, *op. cit.*, t. II, p. 259. — (3) Innumerabiles et ferocissimae nationes universas Gallias occuparunt. Quidquid inter Alpes et Pyrenaeum est, quod Oceano et Rheno includitur, Quadus, Vandalus, Sarmata, Halani, Gipedes, Heruli, Saxones, Burgundiones, Alamanni, et, o lugenda respublica! hostes Pannonii vastarunt. *Etenim Assur venit cum illis* (Psalm. 82, 9). Moguntiacum, nobilis quondam civitas, capta atque subversa est, et in ecclesia multa hominum millia trucidata. Vangiones longa obsidione deleti. Remorum urbs praepotens, Ambiani, Attrebatæ, extremique hominum Morini, Tornacus, Nemetae, Argentoratus, translatae in Germaniam, etc. S. JÉRÔME, *epist.* 123 (*ad Ageruchiam*).

éclatante le témoignage de l'histoire. Dans les ruines d'une multitude de villas romaines de la *civitas* de Tongres, la série des monnaies qu'on retrouve s'arrête au règne de Théodose le Grand († 395) ou, parfois, de ses fils.

Je puis citer d'autres exemples de cette substitution du nom des Huns à celui d'un autre peuple barbare. Ainsi, quand une légende rapportée par Grégoire de Tours nous parle du siège de la ville de Bazat (Gironde) par les Huns, qui ne sont jamais arrivés jusqu'auprès de cette ville, c'est incontestablement des Vandales qu'il était question dans l'origine; car on voit que le peuple dont il s'agit est arien, et son roi s'appelle Gauséric (4).

De même, quand Frédégaire raconte la légende de l'origine du nom des Lombards, c'est par un transfert épique qu'il substitue le nom des Huns à celui des Winiles ou Vandales, seuls nommés dans les sources lombardes, depuis l'*Origo gentis Langobardorum* qui est du VI^e siècle, jusqu'à Paul Diacre, qui, au VIII^e, est l'écho fidèle des traditions de son peuple (2). Il est certain, d'autre part, que c'est le même procédé populaire qui a introduit les Huns dans la légende dite des XI mille vierges; ces saintes, quel qu'ait été leur nombre primitif, étaient à Cologne l'objet d'un culte à partir du IV^e siècle, comme le montre l'inscription de Clématius, si souvent commentée dans ces derniers temps, et par conséquent elles ont vécu avant l'époque où l'Occident a vu apparaître le peuple d'Attila. Il serait facile de multiplier ces exemples: je crois n'en avoir pas besoin pour établir ma thèse, et je conclus.

S. Servais, évêque de Tongres, mourut vers la fin du IV^e siècle (3) et fut enterré à Maestricht. Vingt-deux ans après sa mort éclatait la catastrophe qui couvrit de ruines toute la Gaule-Belgique. Peu de temps après cet événement, on racontait à Maestricht une légende d'après laquelle le saint aurait prévu la destruction de sa ville épiscopale et fait choix de Maestricht pour abriter sa dépouille mortelle. Cette légende, transmise de bouche en bouche et ornée de détails merveilleux, fut modifiée après l'invasion hunnique en ce sens que la destruction de Tongres fut présentée comme l'œuvre des Huns: grâce à cette substitution de noms, elle devenait plus invraisemblable et plus épique à

(1) Grégoire de Tours, *Glor. martyr.*, c. 12. M. Krusch lui-même écrit au sujet de ce passage: "Gregorium de Geiserico Vandalorum rege neque de rege quodam Chunorum cogitasse ex iis intelligitur, quae infra scripsit: *Contra iniquam et Deo odibilem arrianam haeresim.*" — (2) Frédégaire, III, 65, dans M. G. H., *Script. rer. merov.*, t. II; cf. G. KURTH, *Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 149. — (3) G. WENDELINUS, *Lex Salica*, c. 7, cité par HENSCHEN, *Acta Sanct.*, 13 mai, p. 213 c, dit avoir lu *in antiquissimo Traiectensis ecclesiae pittacio* que S. Servais mourut le 13 mai 384, *feria Pentecostes secunda*. En 381, le lundi de Pentecôte tombait, en effet, le 13 mai.

la fois, et provoquait en quelque sorte la conjecture hardie et ingénieuse d'A. de Valois, reprise de nos jours par M. B. Krusch. Cette conjecture tombe d'elle-même devant l'étude critique des origines de notre légende.

Je pourrais m'arrêter ici ; mais avant de terminer, je veux encore dire un mot des arguments développés par M. Krusch. Leur faiblesse achèvera, je pense, la démonstration que j'ai entreprise.

J'avais montré, en 1881, que tout au moins dès le VIII^e siècle, on était convaincu à Maestricht de l'existence d'un seul personnage, à savoir de S. Servais. Aux preuves que j'en fournissais alors, je puis ajouter celle-ci. Sous le règne de Charles-Martel, un prêtre du nom de Wando avait été exilé, pour raisons politiques, à Maestricht. Pepin le Bref le rappela en 742, et en fit un abbé de Fontenelle en Normandie. Wando y apporta des reliques de S. Servais, et construisit en l'honneur de ce saint une église où il se fit plusieurs miracles (1). C'est là, à mon sens, l'origine du culte de notre saint en Normandie et en Bretagne. Donc, encore une fois, à une date aussi haute que la première moitié du VIII^e siècle, c'est S. Servais qui est la vraie gloire de la ville de Maestricht. Du prétendu Arvais, il n'est jamais question.

M. Krusch est obligé de reconnaître que dès cette date on ne connaît que le seul S. Servais ; seulement, il croit que c'est précisément au VIII^e siècle que s'est produite la confusion, et cela à l'occasion de la translation qui fut faite, avant 727, du corps de S. Servais. Cette translation devint, selon M. Krusch, le point de départ du culte de notre saint ; c'est à partir de cette date que son nom fut inscrit dans les martyrologes, c'est alors aussi qu'on se préoccupa d'écrire sa biographie. Trouvant dans Grégoire de Tours ce qui était raconté de S. Arvais, et ignorant d'ailleurs totalement l'histoire authentique de S. Servais, on imagina d'attribuer à ce dernier tout ce que le chroniqueur franc racontait du premier. A partir de ce jour, on ne connut plus à Maestricht qu'un seul saint, qui fut S. Servais, avec lequel venait de se confondre l'Arvais de Grégoire.

Voilà l'explication de M. Krusch. J'admets, par hypothèse, l'historicité de la translation de S. Servais sous le pontificat de S. Hubert, bien qu'elle n'ait d'autre témoin que le fabuleux écrivain qui, vers la fin du XI^e siècle, a écrit au sujet de notre saint une Vie qui est plutôt un roman pieux. Sous la même réserve, j'accorde encore à mon savant contradicteur que les deux biographies du saint que j'ai publiées, ont été composées à l'occasion de cette translation. Mais ce que j'ai le droit d'affirmer hautement, c'est que ce S. Servais est le même que l'Arvais de Grégoire de Tours, et qu'il n'a fallu aucune confusion pour raconter de l'un ce que l'historiographe écrivait de l'autre.

(1) *Gesta abbatum Fontanellensium*, c. 13.

Certes, qu'il arrive à des hagiographes de confondre en un seul deux personnages distincts, ou inversement de couper en deux un seul et même personnage, nul ne songera à le contester, pour peu qu'il soit au courant de la littérature hagiographique. Et si la question n'était qu'une question d'hagiographie, la conjecture de M. Krusch pourrait se justifier tout au moins au point de vue formel. Mais il s'agit ici d'une question de culte. S'il y a eu deux tombes, gardant chacune les reliques de deux personnages différents, il y a eu deux cultes et deux traditions, et l'identification des deux saints était chose impossible. Rien de plus tenace qu'une tradition de culte : la critique même ne parvient pas à la débusquer de ses positions, nous l'avons vu plus d'une fois, et ce n'est certes pas au VIII^e siècle qu'elle aurait eu un pouvoir qui lui fait encore défaut aujourd'hui.

Que serait devenue, dans l'hypothèse de M. Krusch, la tombe de S. Servais, une fois qu'il aurait été pris pour S. Arvais ? Aurait-elle été détruite, ses cendres jetées au vent, et son culte supprimé ? Car c'est bien dans la tombe d'Arvais — s'il y a eu deux personnages — que nous trouvons aujourd'hui S. Servais logé. Grégoire nous dit que son tombeau fut creusé près du pont de la chaussée publique, hors ville ; c'est bien à ce signalement que correspond l'emplacement de l'église de Saint-Servais actuelle. Mais dans l'insoutenable hypothèse défendue par M. Krusch, c'est précisément le contraire qui aurait dû arriver. Puisque, comme il le dit, on ne connaissait rien de S. Servais, alors qu'on avait de S. Arvais une légende si intéressante, c'est Servais qui aurait dû fondre sa personnalité dans celle d'Arvais, et l'église devrait s'appeler aujourd'hui encore Saint-Arvais et non Saint-Servais. Au lieu de cela, nous voyons les deux saints faire le plus bizarre et le plus incompréhensible des contrats : l'un fournit sa tombe, l'autre fournit son nom à l'être fictif qui résulte de leur contamination, et le clergé de Maestricht consacre cet accord en détruisant un des cultes et un des tombeaux et en biffant des diptyques un des noms. Cela est-il sérieux ?

M. Krusch aurait diminué l'in vraisemblance de sa thèse si, au lieu d'admettre deux tombeaux de saint au VIII^e siècle à Maestricht, il avait supposé, avec A. de Valois, que S. Servais avait été enterré à Tongres, que sa tombe y était depuis longtemps oubliée et inconnue, et qu'à un moment donné on crut qu'elle se confondait avec celle de S. Arvais (1). Je dis qu'il aurait diminué l'in vraisemblance, il ne

(1) *Servatii et natalis et tumulus ignoratur. Quem ego in sede sua Tungris decessisse, ac ibidem humatum esse non dubito, sed post eversam hanc urbem ab Attila Hunnorum rege, sepulcrum beati antistitis, una forsitan dirutum, nosci desiisse. A. DE VALOIS, l. c.*

Faurait pas supprimée ; car il resterait toujours à expliquer comment, à Maestricht, un saint dont le nom et le souvenir avaient presque entièrement disparu, pouvait avoir exproprié de sa tombe et de son nom un autre saint dont le culte était populaire et dont la gloire était rehaussée par un miracle éclatant. Donc, ni dans la forme sous laquelle elle est présentée par M. Krusch, ni dans celle qu'elle revêt chez Adrien de Valois, l'hypothèse de la dualité ne résiste à l'examen.

Un mot encore pour finir. M. Krusch estime que j'ai été téméraire en conjecturant que les vers et fragments de vers contenus dans la seconde Vie de S. Servais pouvaient provenir de l'épithète de ce saint (1). A cette opinion de M. Krusch, j'oppose celle de J.-B. de Rossi, dont mon savant contradicteur reconnaîtra sans doute l'autorité en pareille matière. Le regretté maître m'écrivait de San Marcello Pistoiese le 28 juillet 1884 : « La découverte de l'épithète métrique dans le texte » de la légende est incontestable. » D'autre part, sous la date du 1^{er} août 1884, feu M. J. Habets, le savant archiviste de Maestricht, m'écrivait : « Il vous sera peut-être agréable d'apprendre que l'épithète : *Hic* » *pausant membra*, etc., a été remplacée par M. le doyen de Saint-Servais sur la tombe du saint, *peut-être dix mois avant l'apparition de* » *votre brochure*. Nous aussi, nous avons soupçonné l'antiquité de cette » inscription et son importance hagiographique. Cela, me semble-t-il, » doit être un bon signe pour le sérieux de vos recherches. »

* Enfin, dès 1882, Georges Waitz avait écrit dans le *Neues Archiv*, en rendant compte de mon premier mémoire : « Einige Reste von » Distichen in der jüngeren (Vita) scheinen dem Epitaph entlehnt zu » sein (2). » J'attache d'autant plus d'autorité à l'opinion de ce savant qu'à l'heure où il la formulait, mon deuxième mémoire sur S. Servais, bien que déjà composé, n'avait pas encore vu le jour. Une même idée venue spontanément et sans concert préalable à Waitz, à Habets, aussi bien qu'à moi chétif, et ratifiée par J.-B. de Rossi, est-elle vraiment si téméraire ? Et cette épithète n'est-elle pas méritée plutôt par M. Krusch lui-même, qui, au lieu de reconnaître le vrai caractère d'une pièce où il lit ce vers :

Hic pausant membra clari doctoris in antro

s'avise d'y voir un panégyrique de S. Auctor de Metz, parce qu'il y rencontre cet autre :

Angelico vultu splendebat fulgidus auctor.

(1) Dans *Nouvelles recherches sur S. Servais*, BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'ART ET D'HISTOIRE, t. III ; — (2) *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. VII, p. 410.

S'il a existé au VIII^e siècle un poème en l'honneur de S. Auctor de Metz, — et c'est ce qu'il faudrait prouver, — il n'est guère probable que l'auteur de la *Vita Servatii* l'ait connu, ni qu'il y soit allé puiser. Par contre, s'il a existé à la même date, une épithète sur le tombeau de S. Servais à Maestricht, — et quoi de plus vraisemblable ? — on ne peut douter qu'il en ait eu connaissance, et il est légitime de supposer que, dans son indigence de renseignements, il en aura tiré parti.